

Vince Brussac

L'énigme



Vince Brussac

L'énigme

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4679-4

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

La récolte de vin n'a pas cette année été à la hauteur de l'espérance du propriétaire du Château de Pensac.

Il est saison parfois difficile, quand malgré tous les moyens mis en œuvre le vin n'a pas la couleur de la réputation du terroir.

Cette vigne de la région bordelaise que le monde entier envie a été victime cette année de sécheresse et de trop de gel pour pouvoir offrir l'elixir que la propriété était en droit d'attendre.

Au château de Pensac, la nuit était à la démesure. Une table immense était dressée pour ne recevoir que deux convives.

Le maître de maison et sa femme vivaient dans un cadre grandiose. Elle, avait hérité de ses parents, cette belle et grande propriété. Une immense demeure, plantée dans un parc peuplé d'arbres séculaires.

Le château de Pensac rayonnait du renom de ses grands vins classés grands crus de Bordeaux.

La situation aurait été idyllique si le mariage avec celui qui était devenu son mari ne lui avait été imposé par ses parents. A l'époque ils avaient décidé que leur fille n'épouserait en aucun cas le fils Cavaillet bien trop encanaillé pour eux et pas assez sérieux pour

épouser la fille d'une bonne et riche famille viticole du bordelais.

Aussi avaient ils contraint, leur fille à épouser le brillant Hubert Clément, alors engagé dans de hautes études de droit qui auraient pu faire de lui un magistrat réputé.

Pour ne pas être déçue de ses droits, elle accepta le marché et épousa le savant Hubert, qui par la même fit une belle affaire alors que celles de son père, honorable négociant en vin commençaient à fortement décliner.

De ce mariage d'affaire, ne naquit aucun enfant et l'amour qu'il inspira ne fut que de convenance. Si chacun des deux époux s'efforça un temps de sauver les apparences, les têtes à têtes furent de plus en plus tendues pour ne pas dire violents ; ce que peut confirmer Alain premier garçon de chais et néanmoins ami d'enfance d'Isabelle.

Toutefois tenant tous les deux à leur éducation et à leur image de marque rien ne transparut aux yeux des autres qui pourrait justifier la dilapidation d'un bien tel le château de Pensac.

Isabelle pour tromper son ennui faisait de longues balades à cheval au cours desquelles son esprit s'évadait et trouvait la liberté qui lui manquait. Il advint pourtant qu'au fil de ses randonnées Isabelle rencontra Luc, un vigneron désargenté mais plein de projets, qui vivait sur un petit domaine. Si leurs retrouvailles furent souvent brèves, elles n'en furent pas moins folles et vigoureuses.

Ils chevauchaient souvent ensemble, ivres de vent, de pluie et de soleil.

Hubert n'aimait pas que sa femme s'isole et parte seule pour de longues chevauchées. Jamais il ne soupçonna que sa femme chevauchait en duo.

Leurs relations ne passèrent pas la frontière du lieu de leurs ébats.

Pourtant un beau jour, à la grille du petit domaine où travaillait Luc, fut accroché un corbeau égorgé au bout du bec duquel était accroché un papier sanguinolent.

D'abord effrayé par cet impressionnant tableau, Luc entreprit de décortiquer le message humide et imprégné de duvet. Celui-ci était constitué de lettres découpées dans un vieux journal local, collées dans tous les sens ; on pouvait y lire avec difficulté : « si tu veux que ton aventure avec la pute de Pensac ne soit pas révélée à son mari » apporte 100 000 euros au parc du Gazelet demain dans la soirée ; n'avertis pas les flics et fais les porter par cette traînée ; ses vieux ont du fric.

La réaction de Luc fut de décrocher le mauvais présage et de l'enfouir dans un coin du jardin, alors qu'un vol de corbeau passait en croassant comme pour saluer l'un des leurs, une dernière fois, victime de la cruauté humaine.

Le vent s'était levé et balayait les dernières plumes éparses du volatile défunt.

Le jour même Luc vit Isabelle et lui confia les termes du message. Il lui suggéra d'avertir les gendarmes. Isabelle le supplia de n'en rien faire ; elle ne voulait en rien ternir l'image de sa famille, car très rapidement tout le village serait au courant de leur liaison. Cette relation était son secret et elle voulait le garder pour elle.

Ils décidèrent, d'un commun accord de ne rien dire, mais d'agir. La première difficulté était de se procurer la somme d'argent pour obtenir le silence du corbeau. La solution passait par les parents très fortunés d'Isabelle.

Isabelle dû se résoudre à inventer une histoire des plus abracadabrantes pour obtenir de ceux-ci la somme demandée.

L'honneur de la famille était en jeu, l'ouverture du coffre fort du père d'Isabelle traduisait bien par le grincement de ses gonds le mécontentement de celui-ci.

Ils convinrent que ce serait Isabelle qui porterait la mallette où reposaient les cent briques.

Le lendemain à la soirée, une silhouette féminine, vêtue d'un imperméable noir traversa le parking du super marché alors désert. Son ombre fugitive balayait le bitume que les derniers rayons de soleil avaient chauffé à blanc. Elle avait pour seuls observateurs les froids chariots de fer rigoureusement alignés en file indienne. Un bruit de ferraille la fit sursauter.

Parvenant à grande peine à franchir la balustrade, elle prit le chemin de la gare, suivie par une silhouette d'homme. Dans sa précipitation elle ne prit pas garde à l'enveloppe qui s'échappait de l'une des poches de son imperméable. L'homme qui la filait se baissa et ramassa la missive avec une élégante souplesse. Elle s'engageât sur le quai de la gare alors qu'un train entrait dans la station. Par malchance la locomotive n'allait pas dans la direction espérée. Elle devrait attendre encore.

La silhouette qui suivait Isabelle se dévoila nettement quand celle-ci se pencha vers elle pour lui offrir le feu nécessaire à l'allumage de la cigarette avec laquelle elle jonglait avec ses longs doigts fins. Elle fut frappée par les longues pattes brunes qui striaient le visage de cet homme qui lui évoquait le type des vendangeurs du Sud de l'Europe quand ceux-ci venaient dans son enfance couper la grappe au sécateur ; alors que l'immonde machine à vendanger n'avait pas encore défiguré les vignobles. Elle n'eut pas le temps de se retirer quand celui-ci lui appliqua un coton imbibé d'éther sur le visage qui la plongea immédiatement dans un sommeil profond.

Il la traîna de l'autre côté des rails où une voiture à l'immatriculation étrangère au département attendait dans un ronronnement discret.

Aidé par un acolyte l'homme hissa le corps inerte sans ménagement ; La voiture démarra sur les chapeaux de roue et les trains se mirent à passer inlassablement comme tous les jours.

Après avoir parcouru nombre de kilomètres, en pleine campagne, ceux qu'il fallait désormais nommés « malfrats » se débarrassèrent de la jeune femme non sans l'avoir délestée de son arme et de sa mallette.

En milieu de nuit, la jeune femme émergea de son état de léthargie, essaya de rassembler ses idées ; ses jambes étaient peines de boue argileuse ; elle se releva avec difficultés, titubant, accéda à la route après s'être déchirée les jambes dans un bouquet de ronces. La route était déserte, il régnait un calme de lever du jour. En proie à l'angoisse, mêlée de folie, elle espérait voir poindre sur l'horizon violet les

points lumineux salvateurs. Mais ici les routes semblaient peu fréquentées.

Alors que le froid lui rongait le corps, deux phares se dessinèrent au fond du trou noir. L'espoir grandissait en elle au fur et à mesure de l'avancée progressive de la voiture.

Isabelle tendit la main au milieu de la route ; la voiture faillit la renverser et s'arrêta juste à temps.

Un bon vieux paysan tendit la tête par la fenêtre de la portière de sa « deux chevaux » errante ; un mégot éteint décorait ses lèvres sèches :

– Ho, madame, des problèmes, un accident ?

– Monsieur, je vous en prie ne me questionnez pas, ramenez moi chez moi le plus vite possible.

Le brave homme, toujours prêt à aider s'exécuta et amena Isabelle à la porte de son château sans mot dire.

Le cahotement de la « deux chevaux » avait assoupi Isabelle quelques instants.

– Merci de tout cœur Monsieur.

– A votre service ma petite dame.

Le paysan dans le fracas de son moteur emporta avec lui cette rencontre secrète.

Le château semblait somptueux dans l'ombre du jour naissant. Elle se souvint alors que son mari était parti pour deux jours à un congrès sur les vins qui se tenait à Paris.

Seule la lumière de la petite piaule du chef de chais oscillait.

En ce moment désespéré, elle entreprit d'appeler Alain par une grille du soupirail.

Celui ci, couche tard, ne se fit pas prier pour accourir au secours de sa propriétaire. La lune était haute dans le ciel, le vent agitait les rideaux des fenêtres larges entrouvertes. Quand il entra Alain fut bouleversé par l'état de détresse d'Isabelle, mais il le fut encore plus par l'état de beauté qui se dégagait du corps de cette sauvageonne, par la beauté naturelle qui se dégagait de cette créature à moitié dénudée ; ses seins, malgré elle, étaient dressés par le froid qu'elle avait enduré ; ils perforaient comme des bouts de dague la robe humide de rosée qui lui collait à la peau. Ses jambes si longues, comme jamais il ne les avait vues. Grisé par cette image de femme qu'il avait toujours désirée, il se pencha vers elle pour la protéger, la serrer contre lui.

Sidérée par ce geste qui lui paraissait indécent, Isabelle recula et bascula en arrière dans l'escalier et resta endormie.

Devant le corps sans vie, apeuré par l'idée qu'on puisse l'accuser d'un acte criminel, Alain prit délicatement Isabelle, lui fit une toilette pour effacer toute trace de souillure et entreprit de simuler un accident. Il se dirigea vers l'autoroute, jeta le corps sur le bas côté.

Alain avait agi désespérément, il n'était plus lucide.

Il ne s'était pas aperçu qu'une ombre avait emboîté son pas et avait suivi chacun de ses actes et de ses gestes.

Quand il avait déposé le corps, celui-ci vivait encore.

Le mystérieux personnage avait suivi pour vraisemblablement achever un contrat qui lui avait été proposé, éliminer Isabelle.

C'est pourquoi, il avait refroidi le corps encore chaud de plusieurs coups de matraque. Il rejoignit un comparse qui l'attendait au volant d'une voiture sombre tous feux éteints.

Il avait achevé ce qu'Alain avait malheureusement entrepris.

Pendant ce temps les mystérieux personnages à la voiture se rendirent sur la zone industrielle plus précisément à l'entreprise Fenton où ils remirent le contenu de la mallette à un personnage qui semblait bien connaître les habitudes de la famille du château.

Pour récompense il administra à chacun des malfrats une volée de pruneaux avec un pistolet silencieux du tout dernier modèle, argenté. Les deux tombèrent lourdement sur le sol sans un cri.

La lumière de la lune dessinait des fresques majestueuses sur les façades entièrement vitrées des immeubles de bureau.

Le mystérieux personnage chargea les corps dans la voiture, se mit au volant et se dirigea vers la décharge municipale au bout d'un terrain vague et se débarrassa des deux corps dans un container.

Le lendemain la ville était en émoi. Deux cadavres étaient découverts ; celui de deux hommes non identifiés avec deux balles dans la peau. Il n'y avait qu'un pas à franchir pour que la rumeur populaire conclue à un règlement de compte du milieu local.

La mort de la propriétaire du château de Pensac était moins claire. Là les versions allèrent bon train. Certains prétendaient qu'elle s'était suicidée par désespoir de ne pas avoir eu d'enfants, d'autres firent allusion à d'étranges comportements nocturnes

qu'elle aurait eus. Toutefois aucune rumeur n'appelait à une explication logique.

Le mari d'Isabelle quand il fut informé du drame faillit se trouver mal. Le corps découvert avait été brûlé. Les bracelets et les bagues qui figuraient aux bras et aux mains du cadavre étaient bien ceux d'Isabelle. Il ne souhaite pas que le corps fût analysé ou autopsié. Ses relations lui furent alors d'un bon secours car dans ce cas la récupération du corps par la police scientifique était inévitable. Il entra dans une profonde solitude que seuls quelques verres d'alcool et quelques parties de poker parvenaient à troubler.

La police quant à elle dépêcha sur l'affaire un commissaire déjà renommé pour avoir démêlé de complexes affaires, d'autant que la situation se corsait car d'autres cadavres étaient découverts à la décharge municipale.

Le commissaire Sabourin arriva juste lors des obsèques de la Dame. L'église du village était pleine, tous les notables étaient là. Sabourin mesura l'importance de sa tâche et d'emblée perçut la dimension délicate du problème local.

En effet peu après il fut reçu par le maire et les représentants des principaux partis politiques qui lui demandèrent de ne pas faire de vagues et de ne distiller les informations à la presse qu'avec parcimonie car ici les nouvelles allaient vite, surtout les mauvaises.

Sabourin en avait vu d'autres, mais il se méfiait de ce qu'ailleurs on nommait l'omerta.

Sabourin s'installa dans une chambre du centre ville, généreusement mise à sa disposition par la mairie avec quelques arrières pensées. Il entreprit

aussitôt de faire la tournée des popotes, les discussions sur le zinc des bars, en espérant glaner quelques informations. Il commençait toujours ses enquêtes de cette manière.

Cependant tout étranger quel qu'il soit était perçu comme un intrus à Pensac, petit village du bordelais, alors un « poulet » venu de l'extérieur, de surcroît, vous pensez bien qu'il aurait du mal à délier les langues.

Les bouches semblaient se bloquaient quand quelqu'un rencontrait le policier.

*

* *

A ce moment là apparut un personnage un peu bizarre qui ne sortait que le soir pour faire la tournée des quelques bistrotts blafards, ouverts pour apporter un peu de relations humaines aux célibataires en perdition. Ce gars là était arrivé un soir d'automne, de nulle part, par le dernier bus en provenance du chef lieu de canton. Son arrivée bien que se voulant discrète et au crépuscule avait aussitôt été repérée par les bigotes qui n'en perdaient pas une derrière leurs rideaux de dentelles jaunies. Il avait l'air d'un baladin, un peu fatigué par le voyage et par les nuits à la belle étoile. Une barbe drue lui inondait le visage qui devait être fin. Sa peau, un peu cuivrée par la vie à l'extérieure, était par endroit teintée de « tâches de vin », le vin qu'il ne dédaignait pas de goûter quand on pouvait lui offrir. Ses vêtements, un peu usés semblaient ne pas avoir été lavés depuis plusieurs semaines. Il respirait la solitude.

En lui même Sabourin se disait :

– A-t-il choisi cette vie ? Quelle est sa vie sensuelle ?

Il avait des réflexions de bon petit bourgeois, comme s'il détenait la vérité, comme si le chemin qu'il avait choisi était le bon. Il lui vint alors à l'esprit que ce nouvel intrus arrivant allait faire de l'ombre au clochard local, l'illustre Zorba ; celui là était particulier ; il était le clochard du village ; comme il y avait l'idiot du village, chaque village, dans sa structure sociale, avait un plus pauvre que tous, un plus idiot que tous, probablement pour se rassurer. Lui avait pour nom Zorba ; il dormait dans une mesure et vivait entouré de ses chiens dont les noms étaient toutounes, toutoune 1, toutoune 2 et ses suivantes. Il se déplaçait en carriole et avec ses chiens. Comme il y avait le rat des champs et le rat des villes, il existait aussi le clochard des villes et le clochard des champs ; lui était le spécimen de clochard des champs, semble-t-il miséreux, mais jamais en danger car quelque part protégé par son environnement et les gens du village qui n'auraient pas supporté que l'on touche à lui. L'arrivée du deuxième clochard allait peut être bouleverser cet équilibre.

Quel pouvait être l'avantage pour les villageois de l'existence de ce clochard ? Il permettait d'abord de montrer aux enfants le chemin à ne pas suivre ; il fallait travailler, gagner sa vie pour devenir quelqu'un à la différence de Zorba. Cela permettait aussi de créer un méchant de plus avec le père fouettard, le marchand de sable, pour inciter les enfants à être sage et à manger leur soupe. Ce personnage pouvait également être fascinant, puisque naissait autour de lui des légendes paradoxales ; ainsi certains laissaient

dire qu'il vivait comme un malheureux mais en vérité qu'il était fortuné ; il faisait naître les fantasmes les plus hallucinants et permettait à la psychologie du village de s'équilibrer.

L'autre était donc arrivé et avait posé son sac et une modeste tente usée sur le camping municipal qui ressemblait plus à un pré à vaches.

La brave dame qui gérait le pré à vaches, alors que les nuits se rafraîchissaient, par gentillesse, lui avait proposé d'investir une vieille caravane qui achevait de se déginguer pour qu'il fût plus à l'abri. Ce qu'il avait accepté non sans jeter un coup d'œil sur la poitrine avantageuse de la dame qui devait avoir quinze ans de plus que lui. Cette caravane avait été abandonnée par des vacanciers qui l'avaient usée jusqu'à la corde, puis avait été un lieu de jeu des enfants du village, qui maintenant avaient grandi, pour être ensuite utilisée comme poulailler. Autant dire que le geste était généreux, mais l'état de crasse et de merde de poule séchée permettait de mesurer les limites de la générosité.

Ce gars là était regardé avec inquiétude par les gens de bonne éducation. Il les renvoyait à une sorte de déchéance, de solitude, de rejet dont ils avaient peur. Il symbolisait l'échec et le manque de courage, la galère, la misère. Peut être allait-il pervertir les enfants fragiles ? Contrairement au clochard local, il était rejeté par la population, qui lui prêtait une relation avec celle qui l'hébergeait. Plusieurs fois la gendarmerie débarqua dans sa caravane, après dénonciation, au prétexte qu'il consommait et vendait de la drogue.

Un soir d'ébriété il se fit rosser par trois agresseurs masqués.

Un jour, la porte de la caravane resta close. L'intrus avait pris son baluchon. La bonne société avait eu raison de lui et pouvait dormir tranquille. Le dernier à l'avoir vu est le vieux voisin paysan ; il faisait du stop dans la brume matinale.

*

* *

Sabourin, quand à lui, avait une vie sentimentale peu perturbée puisqu'on ne lui connaissait aucune liaison actuelle.

D'ailleurs, à ce propos, il était la risée de tout le commissariat. Ces collègues en son absence l'appelaient le puceau. Il avait une réputation de solitaire qu'il entretenait savamment.

Ce qu'ils ne savaient pas c'est que Sabourin avait une fracture amoureuse que lui seul gardait en secret.

Il avait été amoureux fou dans sa jeunesse d'une belle amie qu'il n'avait plus trahie jusqu'à ce jour. Il lui écrivait encore de longues et amoureuses lettres qu'il entassait dans une armoire depuis de nombreuses années. Il s'était récemment mis à l'informatique, avait d'abord saturé toutes ses boîtes, puis envoyait les autres à une adresse qui semble-t-il les lisait. Sabourin était lui aussi fasciné par une photo d'Isabelle. Il avait mis celle-ci, sur sa table de nuit ; il passait de longs moments à examiner les traits fins de cette victime avant de sombrer dans un sommeil perturbé par des cauchemars. Toutefois ces